

<http://www.liberation.fr/monde/01012303140-je-sens-que-la-birmanie-a-besoin-de-moi>

«Je sens que la Birmanie a besoin de moi»

Interview exclusive

Cinq jours après avoir retrouvé la liberté, l'opposante à la junte Aung San Suu Kyi a répondu hier, à Rangoun, aux questions de «Libération».

Par **MARIE NORMAND** Envoyée spéciale à Rangoun



Aung San Suu Kyi lors d'un discours prononcé le 14 novembre 2010 devant ses partisans à Rangoun. (AFP Soe Than Win)

Hier après-midi, Aung San Suu Kyi a choisi de recevoir *Libération* en tête-à-tête dans son bureau de la Ligue nationale pour la démocratie (LND), situé dans la rue Shwegon Daing, dans le nord de Rangoun. Le siège de la LND n'avait pas accueilli autant de visiteurs depuis longtemps. Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, où ronronnent quelques ventilateurs, les membres du parti observent d'un œil amusé la meute de journalistes birmans et étrangers qui se battent - certains depuis plusieurs jours - pour obtenir un entretien avec l'opposante birmane, libérée samedi. Tous frôlent les murs pour échapper aux regards et aux appareils photos des services secrets birmans, plantés de l'autre côté de la rue. La plupart travaillent ici clandestinement, aucun visa journaliste n'ayant été accordé depuis plusieurs mois par la junte au pouvoir. A la LND, un mini-service de sécurité empêche les curieux de monter à l'étage, où la «Dame de Rangoun» reçoit un par un les rares heureux élus, par tranches de quinze minutes. Elle se tient seule dans la pièce, accoudée à une grande table.

Comment avez-vous vécu ces premières journées de liberté ?

J'ai tellement de gens à voir. Ça n'arrête pas ! C'est ce que je fais la plupart du temps depuis ma libération... rencontrer des diplomates, des journalistes, des cadres de mon parti... des amis aussi.

Comment vous sentez-vous ?

De manière générale, je suis en bonne santé. Mais aujourd'hui, je dois vous dire que je suis très fatiguée ! *[Rires]* Je dois vraiment insister, le mettre en lettres capitales ! Je rencontre les médias depuis ce matin... Donc là, je tombe de fatigue, je suis prête à prendre une bonne douche et à me mettre au lit !

Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu l'effervescence qui a suivi votre libération et votre premier discours ?

Ce qui m'a marquée, c'est de voir toutes ces personnes célébrer ensemble mon retour. Ils avaient tous l'air si heureux. Et puis, il y avait tellement de jeunes dans la foule. C'est vraiment un grand changement. D'ailleurs, je veux donner à ces jeunes plus de responsabilités au sein de mon parti, pour qu'ils reprennent confiance et qu'ils prennent le relais des plus âgés.

Comment percevez-vous votre pays après sept ans d'isolement ?

Tous les pays changent. Certains vite, certains lentement. Et je pense que la Birmanie n'a pas évolué aussi rapidement qu'elle aurait dû. Mais elle a changé, notamment au niveau des télécommunications. Dans le cas d'un pays isolé comme le nôtre, c'est très important.

Allez-vous utiliser ces nouvelles technologies ?

Oui et non. Je ne sais toujours pas comment m'en servir ! Samedi, pour la première fois, j'ai tenu dans ma main l'un de ces petits téléphones portables. Je ne savais pas trop comment le tenir, s'il fallait le mettre au niveau de mon oreille ou de ma bouche. Je ne sais toujours pas comment composer un numéro de téléphone. Donc, les gens me tendent des téléphones et me disent : «*Tiens, il y a quelqu'un qui veut te parler*», et après ils le reprennent. Je n'ai pas encore mon propre téléphone. Quant à Internet, je viens de le découvrir ! Mais si je veux me connecter, il faut que je m'abonne et il y a une clause dans le contrat qui indique qu'on ne doit pas avoir d'affiliation politique. Je pense qu'ils savent bien que j'ai une activité politique. Donc je vais l'écrire officiellement sur ma demande d'abonnement et... on verra ce qu'il se passe.

Pour de nombreux Birmans vous incarnez l'espoir d'un retour de la démocratie. N'est-ce pas un peu lourd à porter ?

Je ne veux pas voir ça comme une charge. Je sais que les gens placent beaucoup d'espoir en moi et, bien sûr, je ne veux pas les décevoir. Mais je veux aussi qu'ils comprennent qu'ils ne doivent pas se reposer sur une seule personne ou un seul parti. Je vais faire de mon mieux. Mais ils doivent m'aider aussi. Ils ont leur part de travail à faire et ne doivent pas attendre tout de moi.

L'opposition birmane apparaît très divisée aujourd'hui. Est-ce votre avis ?

Je me demande si ces divisions sont réelles, si elles ne sont pas plutôt en surface. Mais je ne suis pas sortie de l'isolement depuis assez longtemps pour pouvoir faire le point sur la situation. Ces divergences ne sont peut-être pas aussi graves qu'on le dit. Je pense que nous voulons tous la démocratie, c'est notre cause commune.

Que pensez-vous par exemple des anciens membres de votre parti, la Ligue nationale pour la démocratie, qui ont fait scission pour se présenter aux élections générale du 7 novembre ?

Je les mets au même rang que les autres partis qui ont choisi de participer aux élections. Nous les traiterons exactement de la même manière que les autres. Je souhaite travailler avec eux. Si nous n'avons pas assez de choses en commun, si nous ne parvenons pas à trouver un accord sur certains principes, ce sera difficile de travailler ensemble.

Avez-vous déjà commencé à dialoguer avec eux ?

Pas encore avec les partis politiques candidats aux élections, mais nous avons parlé à d'autres mouvements politiques et à des particuliers. Nous allons commencer à rencontrer les autres cette semaine.

Comment se sont déroulées les rencontres avec les partis ethniques ?

Très bien. Nous avons de très bonnes relations avec les partis représentant les minorités ethniques. Nous devons travailler à créer ce que j'appellerais un «vrai esprit de l'Union birmane». Je veux qu'ils se sentent tous appartenir à la même nation, leur dire que nous avons des intérêts communs et que cette nation est leur refuge. Nous plaçons d'ailleurs ces minorités ethniques au premier plan, car le plus important est de tous nous rassembler. Comme je l'ai déjà dit, si par hasard le parti pro-junte [*le Parti de la solidarité et du développement de l'Union, USPD, ndlr*] veut aussi travailler avec nous à la démocratisation du pays, nous serons heureux de le faire. Et, surtout, nous serions tellement heureux de travailler avec les militaires.

Avez-vous déjà demandé un entretien avec le numéro 1 de la junte, le général Than Shwe ?

Je pense que ce n'est pas encore le moment.

Souhaitez-vous que cet entretien ait lieu ?

Oui, j'espère qu'il aura lieu. Je pense que ce serait la meilleure chose possible.

Vous parlez de travailler «*main dans la main avec toutes les forces démocratiques*». Envisagez-vous aussi d'intégrer les groupes armés qui se battent à la frontière, comme les Karens ou les Shans ?

Nous n'avons pas le droit d'avoir de contacts avec eux. C'est contraire à la loi. Mais nous voulons vraiment tous les intégrer. Eux aussi ont la volonté de résoudre nos différences par le biais de la politique et non plus par les armes. Après tout, ils font partie du même peuple, ils font partie de notre nation.

Certains de ces groupes armés revendiquent l'autonomie, voire l'indépendance. Pensez-vous qu'ils peuvent y renoncer ?

Il y a une énorme différence entre l'indépendance et l'autonomie. Et il y a différents degrés d'autonomie. Cela fait partie des choses dont nous devons parler ensemble. Je pense que ces groupes sont raisonnables. Ils ont eu de longues années pour y penser. Ce que nous devons faire, c'est gagner leur confiance. Les Birmans sont l'ethnie majoritaire, et je pense que nous, les Birmans, nous avons fait des choses dans le passé qui leur ont fait perdre confiance en nous. Nous avons besoin de reconstruire cette confiance.

Certains disent que vous manquez de flexibilité. Etes-vous prête à faire plus de compromis dans le futur ?

Je ne pense pas manquer de flexibilité. Les gens qui me critiquent ne savent pas en général me citer un seul exemple de sujet sur lequel j'ai manqué de flexibilité. Vous en avez un en tête ?

Certains critiquaient par exemple votre appel au maintien des sanctions internationales qui touchent la Birmanie. Est-ce que votre position a évolué sur ce sujet ?

Nous avons toujours été prêts à réviser notre position sur les sanctions. Nous avons d'ailleurs lancé une discussion il y a un an environ. Mais ce n'est pas quelque chose que l'on peut décider en une journée.

Allez-vous pouvoir revoir votre fils, que vous n'avez pas vu depuis dix ans ?

Pour l'instant, mon fils est toujours en Thaïlande, en attente d'un visa birman. On le lui a refusé plusieurs fois. C'est très triste. J'espère que je pourrai le voir très vite. En attendant, je lui parle au téléphone.

Pourriez-vous aller le voir vous-même ? Envisagez-vous d'aller bientôt à l'étranger ?

Pas dans un futur immédiat... car je ne suis pas sûre de pouvoir rentrer en Birmanie ensuite. On pourrait essayer de me garder à l'extérieur du pays et je sens que mon pays a besoin de moi. Donc je ne pars pas pour l'instant.

Vous avez été libérée «sans conditions». Mais vous sentez-vous libre de faire ce que vous voulez ?

Eh bien, jusqu'ici, j'ai pu faire tout ce dont j'avais envie. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, donc j'ai intérêt à faire de mon mieux !

J'ai pu vous poser toutes mes questions en français et vous avez parfaitement compris. Comment avez-vous appris à parler cette langue ?

Pendant mes années d'isolement, je me suis entraînée avec des CD audio. J'avais le temps ! Donc je comprends très bien le français. Mais je n'avais personne avec qui parler, donc je ne suis pas encore assez à l'aise à l'oral. C'est pourquoi que j'ai préféré vous répondre en anglais.

* * *